

Le poncificateur

A propos de *Les chemins nous inventent* de Philippe Delerm

PIERRE BITOUN, INRA-MONA

De l'auteur, on connaît surtout *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, publié chez Gallimard, en 1997. Dès sa parution, ce court recueil d'une trentaine de textes dédiés aux joies simples de la vie eut un succès retentissant. En l'espace de quelques semaines, le livre se trouva propulsé parmi les meilleures ventes et Philippe Delerm, qui avait connu un début de carrière difficile, rencontré par la suite une reconnaissance certaine mais limitée, sortit brusquement de l'anonymat. D'un peu partout les éloges fusèrent, critiques et lecteurs célébrant l'écriture sobre et limpide du professeur de lettres, l'attention salutaire aux petits bonheurs de l'existence qui venait agréablement contredire les esprits chagrins et torturés pour lesquels littérature rime forcément avec souffrance. S'affirmait ainsi, avec Delerm et quelques autres, un nouveau courant littéraire, « le minimalisme positif »¹. Ainsi qu'il est de règle dans le monde des lettres, la médaille eut bien sûr aussitôt son revers ! D'autres critiques et lecteurs s'insurgèrent contre ce concert de louanges immérité, dénoncèrent l'écriture scolaire digne d'une rédaction de 3ème, brocardèrent les niaiseries et bons sentiments de l'auteur, condamnant ainsi avec violence l'apologie du néant littéraire à laquelle se livrait un journalisme flagorneur. D'aucuns, ou plutôt d'aucunes, adoptèrent une position identique, mais l'énoncèrent avec malice, à l'instar de Fellacia Dessert, qui, usant du titre à succès et d'un pseudonyme alléchant, n'hésitait pas à publier l'année suivante aux éditions Blanche *La première gorgée de sperme, c'est quand même autre chose !*

Pour mieux comprendre le sens de ce débat, et mesurer surtout ce qu'il révèle de l'état des mentalités, il faut moins relire *La première gorgée de bière* qu'effectuer un détour par un autre livre de Philippe Delerm, également publié en 1997, mais que le succès de *La première gorgée* éclipsa : *Les chemins nous inventent*². L'auteur y relate les « balades » et « flâneries » qu'il a faites durant plus de dix ans en Normandie, accompagné de son épouse, lui stylo en main, elle appareil photo en bandoulière. De même veine et forme que *La première gorgée de bière*, enrichi des clichés de Martine Delerm, l'ouvrage rassemble une trentaine de brefs récits consacrés aux joies de la promenade. Dont c'est peu dire, on y reviendra, qu'ils manifestent une vision particulièrement idéalisée du monde rural...

Mais commençons par ce qui saute aux yeux et sonne, derechef, la charge ! Poncifs, images faciles, pensées plates, mièvreries en tous genres, les balades du couple Delerm dans la campagne normande souffrent indéniablement des mêmes maux que *La première gorgée de bière*.

Qu'on en juge d'abord par ces quelques phrases glanées sur le paysage, les saisons et les sentiments de l'auteur. A Beaumont-le-Roger, où les Delerm se sont installés en 1975, il faut savoir flâner quand s'annonce, encore timide, le printemps. Alors s'opère une transmutation des éléments – « l'air est de l'eau »³ –, alors on va d'étonnement – « quelle calme fraîcheur le long de la rivière, entre les marronniers ! »⁴ – en éblouissements d'une rare intensité : « (...) Il fait bon se ressembler, marcher patiemment sous la pluie, et puis un jour, tout ébloui, dans le premier soleil où neigent les fleurs fragiles du bonheur, à cueillir du regard, sans hâte, sans remords, en espérant l'année prochaine... »⁵ Les pensées,

¹ Cf. *Philippe Delerm et le minimalisme positif*, Editions du Rocher, Paris, 2005.

² Publié chez Stock.

³ P. Delerm, *Les chemins nous inventent*, Le Livre de Poche, édition 2001, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵ *Ibid.*, p. 12.

les sensations printanières sont quelquefois plus ramassées comme lors de cette visite du château de Champ-de-Bataille : « Comme il est bon ce nouveau soleil sûr de basculer vers la saison nouvelle ! »⁶ Aussi, lorsque vient la saison chaude, on s'est habitué : « C'est bon le Bec, quand les soirs d'été s'étirent à l'infini. »⁷ Et l'automne, à Pacy-sur-Eure, ne recèle pas plus de surprise : « La lumière est presque trop belle en cette matinée précieuse »⁸ L'hiver, enfin, n'est pas moins original ! Dans la vallée de la Charentonne, l'aube est immobile et, au bord de l'étang, la « douceur fourrée du gel » transforme « en cathédrale de beauté la saison morte. »⁹ Comme la littérature, non ?

La peinture delermienne des animaux n'est pas en reste. Au Bec-Hellouin, par exemple, « les vaches se tiennent là debout dans une immobilité patiente, jouent dans le tableau le rôle nécessaire des bruns mats, sur fond de vert argent. »¹⁰ Près du château de Vascœuil, dans la vallée de l'Andelle, « tout près, de l'autre côté de la rivière, des chevaux dessinent leurs silhouettes gracieuses dans les herbes hautes blondies par le premier soleil. »¹¹ Quant aux corbeaux de Château-Gaillard, à quoi peuvent-ils donc bien faire songer l'auteur sinon au Moyen Âge ? « Ils se posent en bande sur une pente herbeuse, en face du château. De leurs conciliabules montent des idées de peste et de trahison. Ils sont comme chez eux dans la violence macabre des combats médiévaux. »¹²

Enfin, que dire des humains sinon qu'ils sont toujours heureux, gentils ? A l'image du style gentillet de l'auteur, et à Pacy-sur-Eure, du « bonjour que me lancent deux pêcheurs, [du] sourire d'un jogger plutôt nonchalant, [de] l'éclat de rire d'un enfant que son papa porte sur les épaules »¹³. A l'instar, à Beaumont-le-Roger, de ce retraité qui « repeint la barrière de sa maison » ou de ces « deux voisines [qui] papotent »¹⁴. A Lyons-la-Forêt, les habitants prennent évidemment « le temps de se montrer aimables ». En témoigne « ce petit dialogue, à la Maison de la Presse-Mercerie-Librairie : Auriez-vous une enveloppe matelassée ? Non, mais attendez, je vais vous arranger ça. Voilà, avec des petites feuilles de carton, un peu de papier bourré... Posez la même question dans un kiosque à journaux de la Défense... »¹⁵, conclut Philippe Delerm, histoire de ne pas enfoncer les portes ouvertes ! Et au Bec-Hellouin, il interpelle, conseille à nouveau le lecteur, tout plein d'angélique certitude sur le bonheur des petits ruraux : « On s'en ira marcher près de l'école – quel privilège aussi d'être écolier dans cette cour d'école-là, d'avoir ses souvenirs de cache-cache, ses rêveries par la fenêtre au cœur de ce décor ! »¹⁶

On dira que la charge est facile. Certes. Mais elle vaut tout de même d'être lancée car, forme et fond se rejoignant, on s'aperçoit en effet très vite que le poncificateur Philippe Delerm se double d'un incroyable pacificateur ! Ne cherchez pas dans la campagne delermienne des paysans au travail, des fermes misérables, des urbains aux maigres ressources ayant contraints et forcés fui la ville, ou bien encore les pétarades d'un mauvais scooter ! N'espérez pas non plus y trouver quelque profond sentiment d'ennui, quelques haines villageoises inextinguibles voire quantité de manifestants combattant les OGM, l'enfouissement des déchets nucléaires ou la fermeture des services publics en milieu rural ! Il n'y en a pas. Jamais ! La campagne de Philippe Delerm est toujours idyllique,

⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁸ *Ibid.*, p. 14.

⁹ *Ibid.*, p. 58.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹¹ *Ibid.*, p. 86.

¹² *Ibid.*, pp. 63-64.

¹³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 37.

¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

exempte de nuisances, de douleurs, de conflits. Tout y est toujours silence, douceur, paix, harmonie. « J'aime bien Beaumesnil, la façon dont le château s'inscrit dans la paix du village »¹⁷, observe le professeur un jour d'hiver. « Entre la prière et le fruit, la silhouette blanche au loin, le parfum des roses, le Bec est un village. Une harmonie »¹⁸, note-t-il au terme d'une visite estivale. Et si les signes de la modernité sont bien présents, ils ne peuvent être, naturellement, que positifs ! A Pacy-sur-Eure, par exemple, on peut désormais emprunter la promenade Pierre-Richard-Taron : « L'idée d'aménager une promenade était déjà séduisante. Mais quelle heureuse surprise de voir qu'elle épouse le bord de l'eau, offrant au flâneur anonyme un ourlet de liberté ! »¹⁹ Enfin, à Villalet, on ne saurait manquer l'abribus ! « Dès l'amorce du village un signe me réconcilie avec la civilisation : un abribus rustique au toit de chaume. Ainsi les écoliers ont-ils ici le charme de la cabane et l'authenticité de la Normandie ! »²⁰, lance, sans ridicule, le prosateur des nouvelles campagnes Philippe Delerm.

D'où vient cette représentation fallacieuse, tronquée des campagnes, à qui est-elle destinée et comment en expliquer le succès ? Puisant ses origines dans la poésie antique ou la Pastorale des XVIe-XVIIIe, portée par les courants romantiques du XIXe, continuée au siècle suivant dans l'imaginaire politique haineux du pétainisme et du Front national, cette vision idéalisée du monde rural trouve avec l'emblématique Delerm sa forme contemporaine, dépolitisée, consensuelle, inscrite dans un monde que dominant tout à la fois le rapprochement ville-campagne et l'existence de la classe moyenne. Avec, en son centre, la figure archétypale de l'enseignant, bonne âme et solide consommateur de culture ou de produits estampillés Fnac ou Camif, qu'incarne jusqu'à la moelle Philippe Delerm. Si toute la classe moyenne (et l'ensemble du personnel enseignant !) ne se confond heureusement pas dans cette risible figure, de larges fractions hélas ! lui ressemblent et partagent autant l'angélisme que les loisirs de l'auteur. Pour ces franges de la middle class, la campagne tend en effet à n'être plus qu'un lieu de nostalgie, un espace folklorique, destiné à l'urbain en simple visite, au touriste muni de son guide vert soucieux de ne voir que ce qui l'intéresse, de ne rencontrer que ce qui est *typique*, dans l'ancien, l'archaïque, l'agonisant qui y subsiste encore comme dans l'aménagé, l'artificiel, le moderne qui le reconstitue, faussement, vainement. Ah qu'il est beau mon grand musée rural post-moderne !, telle pourrait être en résumé la devise, mi-consciente, mi-inconsciente, de ces promeneurs contents d'eux-mêmes et du reste. Toutes différences prises en compte, on pourrait ainsi dire que se répète aujourd'hui pour toute une partie de la classe moyenne ce qui s'était passé au XIXe pour la noblesse et la bourgeoisie : issue à peu de générations près du monde rural, mais de plus en plus urbanisée, et donc éloignée des dures réalités des campagnes comme de ce qui s'y invente de positif, de futur, elle cultive jusqu'à la caricature la nostalgie et l'amour de son terroir, du terroir, pourvu que celui-ci colle à l'image aliénée qu'elle s'en fait. De surcroît la prose delermienne présente, pour les mêmes, une seconde vertu curative. Incapables de se penser comme sujets de l'Histoire à faire, ayant choisi le renoncement, l'impuissance, plutôt que l'imagination et le combat collectif contre les barbares policés qui les gouvernent, ils accueillent avec soulagement le messenger Delerm des petits bonheurs instantanés et individuels. Ceux-ci viennent les consoler de leur servitude politique, apaiser imaginativement la dégradation continue de leur condition, panser, l'espace d'un moment et d'une illusion, l'angoisse de l'avenir qui les habite. Triste succès, tristes lieux communs, tristes topiques, est-on tenté de conclure...

¹⁷ *Ibid.*, p. 70.

¹⁸ *Ibid.*, p. 20.

¹⁹ *Ibid.*, p. 14.

²⁰ *Ibid.*, p. 116.